

Biblioteca Digital Curt Nimuendaju

<http://biblio.etnolinguistica.org>

Métraux, Alfred. 1958. Une nouvelle langue Tapuya de la région de Bahia (Brésil). *Journal de la Société des Americanistes*, nouvelle série, 40.51-58.

Permalink: http://biblio.etnolinguistica.org/metraux_1958_une_nouvelle

O material contido neste arquivo foi disponibilizado online com o objetivo de tornar acessível uma obra de difícil acesso e de edição esgotada, não podendo ser modificado ou usado para fins comerciais. Seu único propósito é o uso acadêmico individual.

Possíveis dúvidas ou objeções quanto ao uso e distribuição deste material podem ser dirigidas aos responsáveis pela Biblioteca Curt Nimuendaju, no seguinte endereço:

<http://biblio.etnolinguistica.org/contato>

Obra digitalizada pela equipe da Biblioteca Digital Curt Nimuendaju em abril de 2007

En réalité, Cañete dans son livre se réfère à une gravure de la « Relation du voyage de la mer du sud aux côtes du Chili et du Pérou » par Frézier, pl. XXII, p. 138, où l'on voit des moulins à minerai et des lamas.

FIG. 4. — Vignette en couleurs qui illustre la couverture de la « Contestación al discurso sobre la mita de Potosi ». Archivo general de Indias, Charcas, 697, pli F. N. II. La miniature en haut à gauche représente un moulin vu de l'extérieur, avec son enceinte carrée, l'entrée du ruisseau, les deux portes opposées, les magasins et deux « patios » ; les maisons sont couvertes d'ichu. La miniature de droite représente des ouvriers encapuchonnés à cause du froid ; ils sont chargés d'un sac en laine, le « costal », dans lequel ils rapporteront le minerai. En bas le « Cerro » pelé, sec, aride, dominé d'un condor ; sur le monticule du premier plan, Huayna-Potosí, on distingue un troupeau de lamas et son conducteur.

UNE NOUVELLE LANGUE TAPUYA DE LA RÉGION DE BAHIA (BRÉSIL)

PAR A. MÉTRAUX.

Les Indiens de la famille linguistique Kariri occupaient jadis un vaste territoire dans les « sertões » de Bahia, de Pernambuco et de Ceará. Les textes historiques portugais et hollandais laissent entendre qu'ils ont été jadis une tribu nombreuse et puissante. Leur sort a été celui des Tupinamba, Tupinikin et autres peuplades indigènes de la région. Les guerres, la servitude, les maladies et enfin un processus constant d'assimilation ont peu à peu fait disparaître leurs différents groupes. Vers la fin du XIX^e siècle on considérait cette tribu comme éteinte. Cependant, en 1938, Curt Nimuendajú signalait l'existence de quelques Kariri parmi les 123 Indiens réunis dans la réserve de Paraguaçu (État de Bahia). Il put même obtenir d'eux des renseignements fort intéressants sur le culte du *yurema*, narcotique que l'on buvait pour obtenir des visions. Ils lui racontèrent aussi les voyages de l'âme dans l'au-delà, voyage au cours duquel elle est menacée par des roches qui s'entrechoquent (motif des symplégades) et pendant lequel il lui est donné de contempler l'Oiseau-tonnerre. Les maigres renseignements qui existent dans la littérature sur ces Indiens, notamment ceux fournis par le P. Martin de Nantes au XVIII^e siècle¹ ont été résumés par R. H. Lowie dans le *Handbook of South American Indians* (Vol. I, pp. 557-559). La position des groupes Kariri et les vicissitudes qu'ils ont subies depuis le XVII^e siècle sont indiquées sur l'admirable carte ethnique du Brésil établie par Nimuendajú, malheureusement reproduite de façon partielle et fautive dans le même *Handbook*.

Ce n'est pas sans surprise que, lors d'un récent séjour à Bahia, j'appris du Dr Charles Wagley qu'il devait exister une agglomération importante d'Indiens Kariri autour de Mirandela, entre les rios Vasa Barris et Itapicurú. La position de ces Kariri correspondait presque exactement à celle donnée aux Kariri et aux Katembri sur la carte de Nimuendajú avec la date de 1759. Le Dr Wagley et moi-même étions d'avis qu'il était nécessaire de vérifier les vagues renseignements qui existaient sur ces Indiens. Je pus mettre ce plan à exécution

1. MARTIN DE NANTES (le P.). *Relation succincte et sincère de la mission du P. Martin de Nantes, ... parmi les Indiens appelés Carris*. Quimper, J. Périer, (s. d.), in-12, pièces limin., 236 p.

quelques semaines plus tard grâce aux facilités qui me furent données par M. Anísio Teixeira, secrétaire du Département d'Éducation e Saúde de l'État de Bahia. Le Dr Wagley ne put nous accompagner, par contre je fis ce voyage en compagnie de MM. Marvin Harris et Harry Hutchinson, ethnographes américains, de M. Pierre Verger, photographe et ethnologue et de Mue Carmelita Junqueira.

Le village de Mirandela, qui est au cœur de la région Kariri, se trouve en plein sertão, à mi-chemin entre la petite ville d'eau de Cipo et Monte Santo, lieu de pèlerinage fort réputé. Mirandela est un village typique du sertão aux maisons groupées autour d'une immense plaza dominée par l'église. Les habitants, métis pour la plupart, nous confirmèrent l'existence de nombreux Indiens Kariri qui vivent en des huttes isolées dans la plaine et sur les collines environnantes. Ils nous conduisirent au Poste du Service de Protection des Indiens qui s'élevait à l'extrémité du village et qui porte le nom de « Posto Kiriri ». Nous eûmes la bonne fortune d'y trouver le Capitão de ces Indiens, M. Josias Rodrigues qui nous fournit les informations faisant l'objet de cette note. Ce chef, âgé qui nous fournit les informations faisant l'objet de cette note. Ce chef, qui pouvait avoir entre quarante et cinquante ans, nous reçut avec beaucoup d'amabilité et répondit à nos questions avec la plus grande obligeance. A en juger par ses traits, qui rappelaient beaucoup ceux des Indiens des Plaines de l'Amérique du Nord, il devait être d'origine indienne presque pure et, à cet égard, il se distinguait des autres Kariri que nous rencontrâmes qui tous nous parurent plus ou moins métissés. Le titre et la fonction de « Capitão » lui avaient été conférés par l'évêque de Bomfim qui lui avait recommandé de diriger les Indiens « comme s'ils étaient en mission ». Sa charge de capitão des Kariri fut confirmée en 1937 par un agent du Service de Protection des Indiens. Peu après avoir assumé officiellement la direction du Poste, il se rendit à Pernambuco où il fit amitié avec M. Raymundo Dantas qui s'est toujours beaucoup intéressé aux Kariri et s'est efforcé de recueillir des matériaux sur leur langue. Une école dirigée par une institutrice est attachée au Poste. C'est le Capitão qui distribue les remèdes que le Gouvernement lui envoie. Il intervient dans les conflits qui éclatent entre Indiens ou entre Brésiliens et Indiens et il fait un rapport de ces incidents à la police. Il doit aussi veiller à ce que les Indiens ne vendent pas leurs terres. Cette prohibition, imposée par le Service de Protection, a surtout pour but d'éviter qu'ils soient spoliés par leurs voisins peu scrupuleux. Selon Josias Rodrigues, l'inspecteur tient beaucoup à ce que les Kariri se marient entre eux, mais les unions entre Indiens et Brésiliens sont fréquentes. En fait les Kariri que nous avons rencontrés ne différaient ni par le type ni par leur mise des « caboclos » de la région. Une Brésilienne qui épouse un Indien n'a aucun droit sur la terre de son mari, laquelle est héritée entièrement par ses enfants ; par contre l'Indienne qui se marie avec un Brésilien doit quitter la réserve.

Les limites du territoire des Kariri ont été soigneusement établies par le Service de Protection des Indiens. Pendant un certain temps il avait été question de transporter les Kariri sur la réserve de Paraguaçu, mais ce projet fut

finalement considéré comme irréalisable en raison du nombre des Kariri, 1.013 au dire du Capitão. Le territoire appartenant à ces Indiens est divisé en « quartões » dont voici les noms : Gado velho ; Canta Galho ; Lagoa grande ; Sacão ; Cacimba seca ; Baixa de Cangalha. Le quartier de Lagoa grande est, paraît-il, de beaucoup le plus peuplé. Le Capitão nous assura à plusieurs reprises qu'ils appartenaient à la « branche » Tupinikin des Kariri. Ceci semble indiquer que des Indiens de la famille Tupi se sont peut-être mêlés à ces Kariri, comme le cas s'est produit pour le groupe Camuru qui s'est joint à des Tupinaki de Porto Seguro et des Tupinamba de Batateira.

Le Capitão se plaignit à nous des Brésiliens de Mirandela qu'il s'obstinait à appeler les « Portugais ». Ils représentaient, nous dit-il, un danger constant pour les Indiens dont ils convoitaient les terres. En outre, ils se montraient jaloux de l'intérêt que l'on portait aux Kariri et des nombreuses gens de la ville qui venaient les visiter. Notre informateur rappela non sans amertume que le village actuel de Mirandela appartenait autrefois aux Indiens qui en avaient été chassés par les « Portugais ».

Après nous avoir fourni des renseignements généraux sur les gens de sa tribu, le Capitão nous invita à nous rendre chez lui, nous promettant de nous montrer en cours de route quelques Kariri du voisinage. Sa maison était située au sommet d'une colline, à quelque trois ou quatre kilomètres de Mirandela. Construite en briques crues, et couverte de chaumes, elle comportait deux pièces dont l'une fort spacieuse. Rien ne la distinguait des maisons habitées par les Brésiliens du sertão.

Les seuls objets qui auraient pu révéler l'origine de notre hôte étaient des arcs et des flèches, fort mal taillés, accrochés au mur. Devant notre curiosité, le Capitão s'empressa de nous expliquer que ces armes avaient été faites uniquement à l'intention de l'agent du Service dont on attendait la venue. Il y avait cependant dans la maison deux arcs-à-balle de facture plus soignée. Ils étaient utilisés par les enfants du maître de maison pour tuer les petits oiseaux.

Des cribles et des vans ainsi que des hamacs en coton — que notre hôte s'empressa de tendre pour nous y faire asseoir — représentaient, eux aussi, des survivances indiennes, mais pas nécessairement Kariri, puisque ces articles que l'on peut acheter au marché de Bahia se retrouvent dans toutes les maisons du sertão, quelle que soit la race de leur propriétaire.

La cuisine était une sorte d'auvent accoté contre la hutte. Elle contenait un large assortiment de pots de tailles différentes dont la forme générale était nettement indienne. Ils étaient pourvus d'anses en évier qui se détachaient en relief sur le col. Ces pièces de céramique sont façonnées à la main par des femmes, selon la technique dite « à colombins ».

Le genre de vie des Kariri est en tous points identique à celui de leurs voisins. Ainsi que leurs ancêtres ils sont agriculteurs et cultivent principalement le maïs, les haricots et le manioc. Le territoire qu'ils occupent en plein sertão est sec, couvert d'arbres ou d'arbrisseaux aux troncs tordus et rugueux, de

petits palmiers et de cactus. Il est coupé de collines rocheuses qui font partie de chaînes basses et isolées qui donnent à ce pays monotone et rébarbatif sa seule note pittoresque. Les Kariri recueillent l'eau des pluies dans des réservoirs où elle croupit.

Comme nous l'avons dit plus haut, Curt Nimuendajú avait pu recueillir des renseignements fort intéressants sur le culte du *ywema* chez les Kariri de Paraguaçu. Il est possible que leurs parents de Miranda aient conservé quelques traditions religieuses anciennes, malgré l'abandon de presque toute leur culture indigène. C'est ainsi que nous avons appris qu'ils avaient encore des « curandeiros » (guérisseurs) qui formulent leur diagnostic après avoir examiné une pièce de vêtement appartenant au malade. Ils traitent leurs patients avec des herbes. Les pratiques et les croyances des Noirs de la région de Bahia ont sans doute imprégné profondément leur vie religieuse, comme celle des « caboclos » de la région. Sur ce point nous ne pouvons faire que des conjectures, mais elles paraissent d'autant mieux fondées que notre informateur nous a parlé des *zombi* et de la crainte qu'ils inspirent. La principale fête des Kariri de Miranda est l'Assomption. A cette occasion, ils nettoient et décorent l'église du village et dansent au son de la flûte. Ils boivent également une bière faite de maïs. Le Capitão, grand ami des curés, nous parla avec quelque ostentation de la piété des membres de sa tribu. Il nous signala l'existence d'une chapelle qui leur appartient en propre, où ils font dire des neuvaines.

Les Kariri de Miranda, métissés de sang noir et blanc, Brésiliens de culture et de langue, ne peuvent être considérés comme Indiens qu'en vertu de leur statut social, maintenu par une disposition légale. Le jour où le régime spécial auquel ils sont soumis dans la réserve aura disparu, rien ne permettra de les distinguer des autres « sertanejos ».

Les Indiens de Miranda semblent avoir oublié la langue de leurs ancêtres qui nous est heureusement connue par deux ouvrages anciens, fort importants : l'*Arte de gramática da língua brasileira de nação Kiriri* (segunda edição publicada a expensas da Bibliotheca nacional do Rio de Janeiro. Rio de Janeiro, 1877), du R. P. Luis Vincencio Mamiãni, et le *Catecismo da língua Kariri* (edição facsimilar Julio Platzmann, Leipzig, 1896), du P. Bernard de Nantes¹.

Le Capitão ne connaissait que deux ou trois mots en « kariri », mais il possé-

1. On trouvera dans le *Handbook of south american Indians* (vol. I, p. 559) une liste sommaire de nos principales sources sur les Kariri et sur leur langue. Cette bibliographie doit être complétée par les ouvrages suivants : GABELENTZ (H. C. von). *Grammatik der Kiriri Sprache*. Leipzig, 1892. — MARIETTI (Petro). *Oratio dominica in CCL lingua versa et CLXX characterum formis*. Roma, 1870, p. 263-264. — PETTAZZONI (Raffaele). *Il catechismo del padre L. V. Mamiãni in lingua Kiriri*. Atti della Reale Accademia d'Italia. Roma, 7^e série, t. II, 1941, p. 465-470. — RODRIGUES (Arion dall'Igna). *O artigo defuido e os numerals na lingua Kiriri* (*Vocabularios portugueses-kiriri e kiriri-português*). Arquivos do Museu paraense. Curitiba, t. II, 1942, p. 179-211. — URIARTE (Padre Manuel Joaquin). *Arte de la lengua Kiriri* (cité par de la Viñaza dans sa *Bibliografía española de lenguas indígenas de América*, Madrid, 1892, p. 287, n^o 1068.)

dit par contre un cahier dans lequel un jeune Indien ayant passé par l'école primaire en avait transcrit, non sans gaucherie, une cinquantaine de mots. Ils lui avaient été dictés par des vieillards qui seuls se souvenaient encore de la langue ancestrale. Lors de notre visite au Capitão je copiai ce vocabulaire plutôt par acquit de conscience que dans l'espoir d'apporter une contribution à la connaissance d'une langue sur laquelle nous possédions déjà des documents copieux et anciens. En comparant à Paris ma liste avec celle qui figure dans l'ouvrage de Martius, je m'aperçus qu'à quelques mots près, le « Kariri » de Miranda était entièrement différent du Kariri proprement dit. Mais quelle était cette langue dont, sans m'en douter, j'avais recueilli des débris ?

Les comparaisons que je fis avec les vocabulaires des langues indigènes parées dans le Nord-Est du Brésil ne me donnèrent aucun résultat. Le Dr Rivet, à qui nous devons l'établissement de tant de familles linguistiques sud-américaines, voulut bien à son tour s'occuper de ce problème. Il me signala quelques mots susceptibles d'être rapprochés de langues géographiquement voisines, mais se montra, lui aussi, convaincu que le vocabulaire ci-dessous est le vestige d'une langue inconnue.

Un autre linguiste, spécialiste des langues sud-américaines, M. Č. Loukotka, parvint à une conclusion identique, après avoir soumis les mots de ma liste à une étude comparative très poussée. Dans une lettre datée du 30 mars 1951, il me donne son avis dans les termes suivants :

« Je suis persuadé que la région comprise entre le Rio S. Francisco et la côte nord-est du Brésil nous réserve encore beaucoup d'autres surprises ethnographiques et linguistiques. C'est à plusieurs reprises que je l'ai fait remarquer. Je sais aussi que plusieurs savants brésiliens s'occupaient de cette question, mais malheureusement les résultats de leurs travaux sont restés inédits, ce qui est dommage.

« C'est encore Nimuendajú qui nous a apporté des renseignements nouveaux sur les tribus et les langues de cette région. Il m'a écrit que feu Carlos Estavão avait recueilli deux vocabulaires de langues entièrement inconnues. Nous n'avons presque rien de la langue parlée par les Indiens Pancarurú et nous sommes aussi totalement ignorants de la langue des Indiens Natú et Šoko qui, selon Nimuendajú, n'auraient pas complètement disparu. Je crois que M. Thomas Pompeu Sobrinho possède des matériaux linguistiques inédits provenant de cette région. Quant à votre vocabulaire, il semble indiquer que dans le village de Miranda étaient jadis cantonnées au moins deux tribus parlant des langues différentes. L'une appartenait sans doute au groupe Kariri comme en font foi les mots suivants :

Kariri de Miranda. Kariri classique.

ventre	: mudó	mutuh
cerf	: prucó	bucu
manioc	: micu	maicu
rouge	: urago-cozzo	roné-be-kutsu, Sapuya : kotsolihu = noir.

« Le mot *boiocozzoboiñgiado* (« jaguar ») est peut-être Kariri, car il semble être composé de deux mots distincts.

« A l'autre langue, absolument inconnue, appartiennent sûrement les mots qui n'ont aucune affinité avec le Kariri. Je signale un détail intéressant : le mot *boa* (« lune ») est très semblable à celui du Kumanašo : *puu*. »

Peut-on identifier la tribu tapuya qui autrefois vivait avec les Kariri autour de Mirandela ? Il faudrait pour répondre à cette question entreprendre des recherches minutieuses à l'aide de documents historiques. C'est là une tâche qui n'est guère réalisable qu'au Brésil. Je me contenterai donc d'attirer l'attention des ethnographes et historiens de ce pays sur l'énigme que cet article leur propose. Il n'est pas impossible que cette langue inconnue ait été celle des Indiens Katembri qui, comme nous l'avons dit plus haut, figurent avec les Kariri sur la carte de Nimuendajú dans une zone correspondant très exactement à celle de Mirandela. La présence de ces deux tribus dans cette région est signalée en 1579. A titre provisoire et dans l'attente de renseignements plus circonstanciés sur l'ethnographie de la région de Mirandela, je propose d'attribuer aux Katembri cette langue qui vient s'ajouter à la liste déjà si longue des parlers indigènes de l'Amérique du Sud.

VOCABULAIRE RECUEILLI A MIRANDELA.

PARTIES DU CORPS HUMAIN :

Tête	quitipati
Cheveux	idiqui-quetipati
Cils	panadó
Oreille	erintucá
Dent	ericofomuqui, uica (?)
Langue	buniqui
Lèvre	biquiri
Épaule	pufixié
Bras	bunififufa
Main	quifi
Doigt	comodoi
Ventre	mudó
Fesses	coquibi
Cuisses	botiti
Genou	cofi
Tibia	cocudú
Mollet	ila
Chevilles	popu
Plante du pied	bebaá
Orteil	ticá

ÉLÉMENTS :

Soleil	bozofoxi
Lune	boa
Pluie	ifó
Éclair	irurumaré
Croix-du-Sud	quipapoqui
Étoile	detiquimen
Feu	quééfurtituu
Forêt	sequieifi

ANIMAUX :

Cerf	prucó
Pécari	faú
Nandou	bruan
Cutia	foifro
Coati	bizauí
Tamanoir	bizauí
Lapin	miriú
Serpent	anguiú
Tatou	bozucú
Renard	jacá
Caméléon	granharó
Jaguar	boiocozzoboiñgiado
Chèvre	pobifi
Chien	gazzorú
Poule	apucá

CULTURES :

Plantation	dotitoti
Maïs	paifiquinoré
Haricot	buzufuxi
Courge	crotonho
Manioc	micu
Tapioca	quenéoé
Beiju	beniti
Tabac	bozê, labora

OBJETS :

Cigare	corexixipó
Pipe	aracapaó
Hamac	coiá
Arc	jaza

PERSONNES :

Belle personne	dixi
Personne laide	boxé
Personne mariée	fofi
Célibataire	comi
Vieillard	chibó
Mauvais Blanc	carai-box
Bon Blanc	carai-fizou
Métis	carai-naré
Rouge	urango-cozzo
Noir	arango-naré
Vrai Noir	urango-taré.

TENOCHTITLAN

Y

LA CIUDAD IDEAL DE DÜRER

POR ERWIN WALTER PALM.

El trazado de la ciudad hispánica en las Américas continúa, allende el Atlántico, la tradición de las fundaciones medievales², desde que el plano en cuadrícula aparece en el trazado de Santo Domingo de 1502, hasta que en las ordenanzas de la tercera década del siglo XVI el antiguo esquema imperial se imbuye de las nuevas enseñanzas del Renacimiento.

Frente a este magno proceso de integración, ha pasado desapercibida una tan curiosa como inesperada proyección americana sobre el Viejo Mundo. Me refiero a la influencia que, al parecer, hubo de ejercer el plano de la ciudad de Tenochtitlan en el desarrollo ulterior de la ciudad ideal de Europa.

En medio de la gran discusión que sobre la forma mejor de ciudad habíase originado en la Italia del quattrocento, en parte como corolario de la nueva estética del Renacimiento, en parte como consecuencia de las necesidades de defensa contra las armas de fuego, Albrecht Dürer publicó en Nuremberg en Octubre de 1527 (« ahora que en nuestro tiempo han sucedido muchas cosas extrañas »)³ su *Tratado de fortificación*. La obra pertenece a aquel último período de Dürer en el que, poco antes de morir, el maestro fijó los conocimientos de su madurez, siguiendo su vieja preocupación para con la teoría. Surgen entonces su *Tratado de las medidas* (1525) y el gran *Tratado de la pintura*, que contiene su celebre doctrina de las proporciones. El tratado de fortificación con el título exacto de *Ettliche underricht zur befestigung der Stett, Schloss und villas* (alguna instrucción acerca de la fortificación de ciudades, castillos y villas), dedicado por su autor al lugarteniente de Carlos V en Alemania, el rey Ferdinand, contiene un plano que llama la atención por un nuevo aspecto de la ciudad ideal (fig. 5).

1. Trabajo presentado al IV Congreso Interamericano de Historia Municipal, Buenos Aires, 1949.

2. PALM. *Orígenes del urbanismo imperial en América*, en *Contribuciones a la Historia Municipal de América*, por R. Altamira, y otros, México (en prensa).

3. P. AA. « Nachdem sich jetzt pey unsern zeyten vil fremder sach begeben... »